

cette terre est trop passionnée et tout ce qui s'y entreprend trop passionnel, "d'où l'attrait pour la tragédie, les harangueurs de foules, la lutte entre les dieux, l'apostasie, l'invasion, la guerre (...)".

Deux autres voix se font entendre. Celle, d'abord, de Shahriyar à travers ses *Carnets*, des écrits hallucinés, parfois hermétiques, qui donnent à lire le regard de l'ami et de l'amant sur ces cinq nuits passées dans un hôtel de la corniche constantinoise. Et, enfin, cette narratrice dont l'identité ne sera révélée qu'à la fin du roman et qui s'inscrit dans une longue chaîne de conteuses. Elle est celle qui, sans avoir retrouvé le manuscrit-fondateur du *Voyageur*, restitue l'ensemble de l'histoire, l'origine et la naissance d'"une branche nouvelle de sang-mêlé", sur laquelle elle compte bien, elle aussi, inscrire sa marque.

Le livre brille d'un foisonnement de thèmes, de fulgurances littéraires, d'émotions et de références historiques : l'histoire algérienne qui, à partir d'une "matrice mère amazigh", est l'histoire des métis-

sages nés des invasions diverses ; l'histoire de la pénétration militaire française, des fantasmes et de l'érotisation de l'Orient, mais aussi la place de l'individu au sein de la société algérienne, l'autonomie de la femme, les questions de l'homosexualité, de la sexualité ou du racisme anti-Noir.

La clef de cette construction littéraire bigarrée, un brin complexe, se niche peut-être dans une quête de l'universel, un éloge de la diversité et du métissage, même si sa naissance sur la terre algérienne a été traumatisante : "Même si elle est violente, cette origine pour le pire, elle n'en demeure pas moins métisse pour le meilleur", de sorte que Mourad Djebel invite à se détourner de cette "tendance de l'Unique" pour retrouver un chemin emprunté déjà par un Ibn Arabi, un chemin qui mène à "croire que l'homme est autant que le langage, médiation des mondes, médiations de tous les mondes, porteurs d'essences premières communes à tous les êtres (...)"

Mustapha Harzoune

ter le pays. Les appartements devenus vacants sont accaparés par les officiers de l'armée. Les épouses des nouveaux hommes forts du pays logèrent dans les cabanes en fer leurs "sufragi" ou domestiques d'origine nubienne et certaines y élevèrent même des poules et autres lapins !

Avec l'ouverture économique (*infitaḥ*) des années soixante-dix, les riches quittent le centre-ville, les appartements de l'immeuble Yacoubian se transforment progressivement en bureaux ou cabinets médicaux, tandis que les cabanes en fer deviennent les habitations d'une nouvelle population pauvre, fraîchement débarquée des campagnes voisines ou travaillant dans le centre-ville. Ainsi se développa sur la terrasse "une société nouvelle complètement indépendante du reste de l'immeuble".

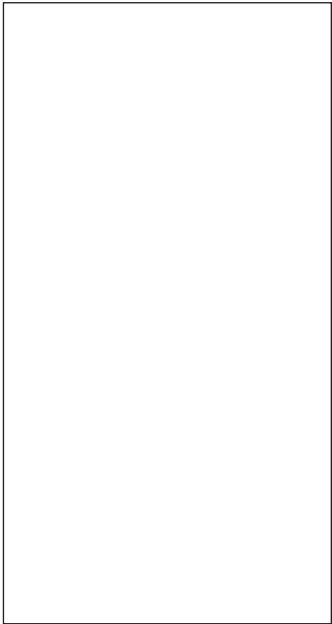
Dans l'immeuble ou sur la terrasse, se croisent, se jalouent ou s'ignorent, s'aiment aussi, Taha, le fils du concierge, humilié par l'injustice de la société, Hatem, rédacteur en chef du journal *Le Caire*, homosexuel amoureux de Abd Rabo qui fait son service militaire dans les forces de sécurité, Zaki ci-devant aristocrate et réjouissant héritier du lointain Mohammad al-Nafzâwî et donc expert ès "sciences de la femme" qui multiplie les rendez-vous galants, la consommation d'alcool et autres substances fortes malgré ses soixante-cinq ans, Azzam, le millionnaire, lui aussi sexagénaire encore vert qui calme ses ardeurs libidinales retrouvées en épousant, en secondes noces, mais secrètement et sous condi-

L'immeuble Yacoubian Alaa El Aswany

traduit de l'arabe (Égypte) par Gilles Gauthier
Actes Sud, 2006, 327 pages, 22, 50 euros

► *L'immeuble Yacoubian* est le condensé, le lieu symbolique de l'histoire égyptienne des années trente aux années soixante-dix. Au Caire, l'immeuble est sorti de terre en 1932. Jusqu'aux années cinquante, ses appartements luxueux logeaient la fine fleur de la société.

Sur sa vaste terrasse, une cinquantaine de cabanes métalliques, une par appartement, servait alors à entreposer le tout-venant. En 1952, après le coup d'État dit des "officiers libres", les caciques de l'ancien régime, la communauté juive et les étrangers commencent à quit-



tions expresses, la pauvre Soad qu'il loge dans un appartement du septième étage. Tandis que les frères Abaskharoun et Malak manigancent pour obtenir une pièce sur la terrasse, Azzam lui aussi complotte et, pour faire une carrière politique, paie son tribut au redoutable apparatchik Kamel el-Fawli, dont le nom "est devenu, dans l'esprit des Égyptiens, synonyme de corruption et d'hypocrisie". Il y a enfin la belle Boussaina. Elle vit seule avec sa mère. Jeune diplômée en commerce, elle apprend que pour conserver un emploi, il faut savoir satisfaire son employeur et subir ses assauts et attouchements. À travers la description du quotidien et du destin, parfois tragique, des locataires de l'immeuble, Alaa El Aswany brosse le tableau d'une Égypte soumise au "Grand Homme" et à sa police, d'une Égypte "submergée" par "une vague de religiosité dévastatrice" et un islam politique mortifère

porté par des étudiants animés par l'"amour sincère de la mort pour la cause de Dieu". "Ils ont peur de vous, car vous aimez la mort autant qu'ils aiment la vie", dit le cheikh Bilal à ses jeunes ouailles prêtes à mourir.

Avec subtilité, l'auteur écrit l'acte d'accusation de la société égyptienne et, au-delà des sociétés arabes, l'injustice économique et sociale, le despotisme aux allures de gangstérisme, le sexisme dont souffrent les femmes du pays qui souvent doivent ravalier honte et culpabilité pour satisfaire un patron ou un mari imposé, les corps soumis, les sexualités frustrées et même l'homosexualité ostracisée et persécutée.

"Ce pays n'est pas notre pays, Taha, c'est le pays de ceux qui ont de l'argent", dit Boussaina, qui ne souhaite plus qu'une chose : partir, s'exiler "n'importe où, loin de ce fichu pays". Il faut lire Alaa El Aswany et, avec lui, les auteurs arabes ou africains, pour en finir avec les vieilles lunes sur l'immigration clandestine, ses causes et ses solutions de bateleur. Il faut le lire pour appréhender les dimensions humaines, les enjeux existentiels à l'œuvre dans ses sociétés et comprendre que l'aventure

périlleuse de l'exil ou le refuge dans des idéologies radicales trouvent leur source dans l'humiliation quotidienne infligée à leur peuple par des régimes dictatoriaux.

Alaa El Aswany décrit avec délicatesse et humanité, avec une empathie communicative ses personnages et le piège dans lequel, tous, les bons comme les méchants, les magouilleurs comme les lésés, sont enfermés.

L'immeuble Yacoubian a connu un succès exceptionnel en Égypte : cent mille exemplaires vendus, soit quarante fois plus que la moyenne nationale. Une adaptation cinématographique est déjà réalisée qui sortira en France fin août. Réédité à plusieurs reprises, il a été traduit en anglais avant de l'être en français. Son auteur est né au Caire en 1957. Alaa El Aswany est dentiste de profession et exerce son activité dans le centre du Caire. L'immeuble Yacoubian abritait son premier cabinet. Homme de gauche, chroniqueur régulier d'un journal d'opposition dans son pays, Alaa El Aswany est épris de littérature française du XIX^e siècle et de littérature russe, ce qui n'étonnera pas après la lecture de ce roman qui souvent rappelle Dostoïevski.

M. H.

La controverse des temps Rajae Benchemsi

Sabine Wespieser, 2006, 233 pages, 20 euros

► Le sujet du dernier Rajae Benchemsi était prometteur : le dialogue et l'opposition entre tradition et modernité incarnée par l'amour de Houda, universitaire, philosophe

"imprégnée de raison et de rationalisme", et Ilyas, maître soufi tout entier à son "grand jihad", c'est-à-dire à ses "engagements spirituels". Mais point de "controverse"